Reportage, vidéo. Kyrie Kristmanson et le Quatuor Voce (Noirlac, Les Traversées 2013)



Paris, Le 104. Le 27 octobre, 19h. Kyrie Kristmanson et le Quatuor Voce. Voix caressante et délicieusement sensuelle la chanteuse folk canadienne, Kyrie Kristmanson (et sa toque des reines nordiques) explore la lyre amoureuse médiévale avec les fabuleux instrumentistes classiques du **Quatuor Voce**. Au programme, chants enflammés et suspendus des femmes troubadours du Moyen Age européen : les trobairitz. Le programme aujourd'hui à l'affiche de plusieurs salles a été élaboré à l'Abbaye de Noirlac lors d'une résidence féconde à l'été 2013. Tournée 2015 et 2016 événement :

Mardi 27 octobre 2015, Le 104, Paris – **Réservez**
Vendredi 5 février 2016, Scène Nationale de Bar Le Duc
Mardi 23 février 2016, L'Arc, Rezé
Vendredi 18 mars 2016, Théâtre des 3 Chênes, Pays du Loiron
Samedi 19 mars 2016, Territoire du Prisme en Mayenne
Mardi 3 mai 2016, Théâtre d'Issoudun, Issoudun

Reportage, vidéo. Kyrie Kristmanson et le Quatuor Voce (Noirlac, Les Traversées 2013)… L 'abbaye de Noirlac est un haut lieu patrimonial dans le territoire du Berry et depuis plusieurs années, l'écrin d'un festival estival : Les Traversées – cette année sur 5 wek ends, du 22 juin au 20 juillet 2013. Le festival porte bien son nom en favorisant le voyage comme source de découvertes, de continents sonores et

culturels à explorer, d'expérience sonores inédites souvent, déconcertantes parfois, prenantes toujours. L'art des combinaisons magiciennes et des métissages audacieux s'y réalise tout en réservant aussi, lieu d'une histoire sacrée oblige, une place privilégiée aux partitions religieuses. **Lansiné Kouyaté et David Neerman**, la soprano folk **Kyrie Kristmanson, Quatuor Voce**, sans omettre la voix américaine grave, ample, si incarnée de la mezzo **Krystle Warren** sans omettre **Roland Hayrabedian et Musicatreize** sont les acteurs de notre reportage vidéo exclusif réalisé le 22 juin 2013, première journée inaugurale du festival Les Traversées. Reportage vidéo © studio CLASSIQUENEWS été 2013

Saintes. Hérold et Gossec par le JOA



Saintes, Abbaye aux dames. Concert Mozart,Hérold,Gossec. Le 5 novembre 2015,Hervé Niquet. C'est l'un des jeunes orchestres les plus dynamiques et formateur de l'Hexagone. Le JOA ex Jeune Orchestre Atlantique, aujourd'hui rebaptisé Jeune Orchestre de l'Abbaye (celle des Dames de Saintes), réunit à chacune de ses sessions de travail, la crème des jeunes instrumentistes sur instruments d'époque. Pour chaque nouveau programme, un compositeur soit romantique soit classique : prétexte décisif pour s'immerger dans la pratique et l'esthétique des XVIIIè ou XIXè siècle. On se souvient de formidables répétitions préparatoires pour la Symphonie de Cherubini, jalon essentiel du romantisme français

naissant… sous la férule d'un chef affûté exigeant, David Stern (l'actuel directeur de la troupe lyrique Opera fuoco).



En novembre 2015, c'est au tour d'Hervé Niquet de jouer les pédagogues communicatifs et charismatiques pour l'interprétation d'oeuvres majeures du symphonisme premier en France, signé Hérold (le Beethoven français) et Gossec (qui invente littéralement la symphonie en France à l'époque de Haydn et de Mozart). Elegance, mesure, mais aussi éloquence instrumentalement détaillée et couleurs nouvelles composent un cocktail éminemment français qui au carrefour des XVIIIè/XIXè, façonne les ferments du romantisme à la française. Aux côtés de la Symphonie n°39 de Mozart (un jalon important qui fait la synthèse des avancées orchestrales au XVIIIè), les Symphonies de Gossec (opus VIII n°2 en fa majeur) et Hérold (n°2 en ré majeur) sont les nouveaux défis des jeunes instrumentistes réunis à Saintes, lors de répétitions puis d'un concert (ce jeudi 5 novembre 2015 à 20h) qui promettent d'être captivants. Le symphonisme historiquement informé s'apprend à Saintes et y apportent ses fruits exaltants, et nul par ailleurs. Concerts événement.

Wolfgang Amadeus Mozart
Symphonie n° 39 en mi bémol majeur, KV 543

Ferdinand Hérold
Symphonie n°2 en ré majeur

François-Joseph Gossec

Symphonie opus VIII n°2 en Fa Majeur

Jeune Orchestre de l’Abbaye
Hervé Niquet, direction

Saintes, La Cité musicale
Abbaye aux Dames, Jeudi 5 novembre 2015, 20h
Durée : 1h30 / Tarifs de 8 à 25€

Informations
Réservations

APPROFONDIR : Mozart, Gossec, Hérold : le Symphonisme européen entre classicisme et préromantisme



Au moment où Joseph Haydn (1732-1809) élabore puis perfectionne la forme de la symphonie classique viennoise, son contemporain, né deux ans après lui en 1734, **François-Joseph Gossec (1734-1829)**, propose également un modèle symphonique où s’affirme le caractère de l’orchestre tel que

nous le connaîtrons bientôt. L’activité de Gossec à Paris est essentielle dans la capitale française : il y impose peu à peu le nouveau genre (symphonique), suscitant un réel engouement du public, au Conservatoire et au Concert Spirituel entre autres. L’ouverture que joue Hervé Niquet et le Jeune Orchestre de l’abbaye (JOA) témoigne de cette écriture visionnaire, déjà très élaborée qui place Gossec aux côtés de Haydn, comme l’inventeur du genre.

Vienne s’impose néanmoins comme la capitale de la Symphonie grâce à un autre génie musical, Mozart qui grand connaisseur et admirateur de Haydn, contribue lui aussi à faire évoluer le genre : ses 3 dernières symphonies, – n°39,40 et 41-, composées à la fin des années 1780, constituent en réalité un triptyque unitaire (que Nikolaus Harnoncourt récemment a abordé en y relevant les jalons d’un testament musical, qu’il appelle « oratorio instrumental »…). LIRE notre critique du coffret cd Mozart : les 3 dernières Symphonies de Mozart, un oratorio instrumental).



La première, pleine d’élan et de liberté audacieuse est un vrai défi pour l’orchestre et le prélude à cette aventure orchestrale unique dans l’histoire de la musique. Méconnu mais récemment redécouvert, **le romantique français Hérold** (comme Onslow) affirme un tempérament égal qui, chronologie oblige (il est né en 1791, l’année même de la mort de Mozart) fait évoluer comme Beethoven, le développement symphonique, des Lumières vers le Romantisme naissant. Après ses aînés, pionniers fondateur du genre, – Gossec, Haydn, Mozart, – Hérold, élève de Kreutzer et de Catel, affirme une nouvelle

esthétique dans sa Symphonie n°2 en ré majeur : celle du premier romantisme français : une claire assimilation du style de Beethoven acclimatée au goût du public parisien pour la virtuosité. Composée en 1814, sans trompettes ni timbales, la Symphonie n°2 est créée avec un grand succès en Italie : d'après ce que le compositeur écrit à sa mère, l'Andante et le Rondo (- tous deux hommages explicites à Haydn) ont particulièrement marqué les esprits. L'introduction lente du premier mouvement, audacieuse dans ses richerches harmoniques (Hérold se montre ici un digne suiveur de Méhul dont il fut aussi l'élève) ; dans le troisième mouvement, allegro molto, Hérold glisse un subtil mouvement de valse, rythme alors très à la mode, défendu par les violons. véritable synthèse du genre symphonique sous l'Empire, la Symphonie d'Hérold a aussi la subtilité de références maîtrisées : l'humour et l'élégance sont évidemment des emprunts au caractère de la symphonie viennoise fixée par Haydn (et qu'il a encore magnifié dans ses fameuses Symphonies londoniennes, ses plus tardives).
Complet, associant styles classique viennois et premiers feux du romantisme français, le programme défendu à Saintes par les jeunes instrumentistes du JOA, s'annonce prometteur : révélant des écritures aussi diverses qu'intensément caractérisées, d'autant plus expressives qu'elles sont ici jouées sur instruments anciens.

CD, coffret. Sibelius great performances : Collins, Gibson, Rosbaud, Beinoum,

Tuxen, Monteux… (11 cd)



CD, coffret. Compte rendu critique. Sibelius great performances : Collins, Gibson, Rosbaud, Beinoum, Tuxen, Monteux… (11 cd). D'emblée l'affiche promet le meilleur en effet : complément au récent coffret Warner regroupant les versions historiques propres aux années 1930 (Sibelius : Historical recordings : 1928 – 1945 7 cd, CLIC de classiquenews lui aussi) et déjà en majorité britanniques (preuve d'un engouement phénoménal pour Sibelius chez nos confrères anglo-saxons dès avant la seconde guerre mondiale), voici la preuve que la faveur anglaise pour le Finnois après la guerre ne s'est pas démentie, et comme le prouvent ces archives Decca, dans les années 1950, a même gagné une flamme exceptionnelle : les Symphonies par Anthony Collins (auteur d'une intégrale londonienne entre 1952 et 1956, ou le Concerto pour violon par l'excellent, ardent, voire incandescent et super élégant soliste Ruggiero Ricci (1958) restent des accomplissements légendaires. Comme la fièvre millimétrée d'une irrésistible élégance (Monteux), d'un dramatisme détaillé (Gibson), des autres sibéliens qui sur le métier symphonique élaboré par un génie de l'écriture orchestrale, font preuve d'une égale implication sidérante. Aux côtés du LSO, le Concertgebouw d'Amsterdam (Beinoum) et le Berliner Philharmoniker (Rosbaud) affirment eux aussi un engagement suprême au service de partitions captivantes il faut bien le reconnaître. Aucun doute, mises en perspective, tant de lectures aussi passionnantes, confirment bien, aux côtés de la richesse diverse des interprétations, l'indiscutable génie de Sébelius, le plus grand symphoniste du XXè après Ravel, Mahler, Strauss.





Les 7 Symphonies, par le chef pionnier et visionnaire Anthony Collins, véritable fleuron inestimable des archives Decca, dévoilent à qui ne le connaissait pas, l'exceptionnel talent de barde prophétique du chef britannique, capable d'insuffler la transe et la fièvre, mais aussi une intensité de braise à son orchestre (LSO), de surcroît ici dans un traitement remastérisé : sens du détail, sens de la construction, élan souverain, surtout fluidité organique d'un geste qui semble s'abreuver du lyrisme

sibélien comme une source régénératrice. Bien avant les Bernstein ou les Karajan, visions si divergentes et somme toute complémentaires – le dyonisiaque et l'Appolonien-, voici le premier d'entre eux, redevable de l'ami Kajanus, chef et compositeur, fervent interprète des symphonies de Sibelius hors de Finlande : dans les années 1950, soit 20 ans après Kajanus, Anthony Collins partage la même foi passionnée, cette profondeur et cette énergie éruptive qui fait battre tout l'orchestre au diapason d'un seul cœur, celui de la miraculeuse nature. Collins avait compris combien le langage de Sibélius était génial en tant que dernier grand symphoniste post romantique. Sa lecture de la Symphonie n°7 (1954) est un modèle de précision, d'engagement, à la fois détaillé et ciselé mais aussi intense et dramatique. La houle qu'il y déploie reste inégalée, d'une irrépressible attractivité par sa puissance et sa justesse. Des mouvements enchaînés en un seul, le chef tisse une fresque portée peu à peu à sa température de fusion pour que se libère en fin de cycle (à 16mn, après 19mn), la formule clé : ni répétition, ni redite, ni développement abusif, tout l'art de l'éloquence resserrée de Sibelius se concentre ici dans une direction économe, détaillé, surexpressive et étonnamment juste.

Entiers, souverains dans leur compréhension fortement personnalisés, dans le sillon de Collins, les autres chefs accréditent chacun par la justesse de leur approche, ce coffret plus que recommandable : nécessaire pour qui veut écouter plusieurs propositions de caractère, à des années lumières de la sonorité lisse et fade servie par les uns et les autres plus récents.

De Anthony Collins à Sir Alexander Gibson...

Sibelius : une tradition

londonienne



CD11 : le top. Dans une prise magnifique (détaillé et opulente de 1960), l'écossais **Alexander Gibson** (décédé en 1995) montre (avant Gergiev) la vitalité exubérante et mordorée des instrumentistes du LSO London symphony orchestra : vivifiant les vertiges et contrastes de la Symphonie n°5 il stupéfait par sa direction souple et incisive. Houle océane et frémissements à la fois gorgés de vie et d'une puissance inquiétante, mais aussi baguette analytique où scintillent tous les instruments en une course saisissante : la vision est électrisante : Gibson est un sibélien de première valeur. Plus olympien mais non moins dyonisiaque, Gibson semble 10 ans après Collins, recueillir et régénérer le flux organique et la transe léguée au même orchestre par Anthony Collins. La science des climats intérieurs, la tension collective, surtout la construction et les équilibres sont remarquables… preuve qu'il y a bien une tradition organique et viscérale de l'interprétation sibélienne à Londres. La démonstration est éloquente et demeure l'enseignement le plus frappant de ce coffret anthologique. Dautant que la prise Decca de 1958 est éblouissante : un modèle du genre, détaillant chaque pupitre, chaque instrument dans le respect des étagements naturels d'un orchestre en salle. Cuivres et cordes en état de transe, lyrisme des bois et scintillement des vents sont époustouflants. A connaître en urgence. Gibson, également très grand chef lyrique (il est devenu en 1957, l'année qui précède cet enregistrement légendaire, le plus jeune directeur du Sadler's Wells Theatre), s'est taillé une très solide réputation dans l'interprétation des répertoires nordiques, Nielsen et Sibelius, mais c'est au service de ce dernier que sa direction à la fois élégante et très détaillée comme

intensément dramatique suscite les honneurs. Les années 1960 sont florissantes pour ce tempérament viril et d'une sensibilité rare : après avoir fondé l'Opéra d'Ecosse en 1962, il est anobli par la reine en 1967. Hédoniste certes, à la façon d'un Bernstein qui paraîtrait presque plus débraillé en comparaison, Gibson exprime l'équilibre des forces premières d'une nature réellement indomptable où par blocs entiers, il déplace le curseur, imposant tour à tour, l'harmonie des bois, la frénésie des cordes, l'ampleur hallucinante des cuivres (jusque dans leur dissonances vertigineuses), chacun affirmant au dessus des autres mais très sereinement sa propre énergie. Le troisième et dernier mouvement est d'une force et d'une limpidité inouïe, exprimant ce dialogue sous-jacent entre toutes les parties, portés à un degré d'intensité dansante (jusqu'au 7 accords finaux, taillés comme des gemmes). Rien que pour cette lecture, le coffret mérite toutes les palmes. Dautant que succèdent à cette 5ème exceptionnelle, les Suites Karela, Roi Christian II, et dans leur première réalisation discographique : l'Intermezzo de pelléas, la Valse triste, Finlandia.



Pierre Monteux (cd 10) participe aussi au prestige sibélien du LSO dans une Symphonie n°2 (1952) à tomber, rugueuse et âpre d'une vitalité printanière et mordante quand il faut l'être ; animée, hallucinée, et pourtant sculptée comme peu autour de lui, avec un goût (français?), une élégance détaillée et analytique qui saisit. Ce dramatisme épique, cette vision scintillante se distinguent aussi nettement par son souffle et sa précision, un goût et un style admirables. D'autant quen immense chef lyrique, Monteux sait aussi caractériser un climat, un épisode avec une rythmique organique trépidante (Vivacissimo du 3me mouvement joué très nerveux et vif, sans équivalent dans la discographie, contrastant avec le lento e suave, en un geste ample, fluide, vertigineux : la science de la direction est magistrale., et quelle sonorité des cuivres, aussi nobles et

spectaculaires que sous la direction de Gibson.

Van Beinem avec le London Philharmoonic orchestra et le soliste Jan Damen offre une intéressante lecture du Concerto pour violon (1953) : beaucoup de fièvre dans l'esprit de Collins mais déjà la flamme s'est assagie.



Hans Rosbaud à la tête du Berliner Philharmoniker (1954, 1955, 1957, 1958) dans une esthétique plus compacte, néanmoins riche en sursauts et souci du détail, montre combien Sibelius relève de Wagner, Bruckner et des russes dont Tchaïkovski évidemment, n'hésitant pas à obtenir des tensions telluriques entre les pupitres de l'orchestre. De Finlandia, il fait surgir le monstre indomptable puis dansant en une transe assourdissante. Le geste reste viscéralement enflammé.

L'heureux couplage présente aussi les œuvres chambristes dont le Quatuor Voces intimae qui révèle au fond le vrai tempérament de Sibelius : celui d'un contemplatif introspectif, grave sans être dépressif (Griller Quartet, 1951).



Sur le même cd 6, la version de la Symphonie 5 opus 82 par Erik Tuxen et l'orchestre national symphonique de la Radio Danoise en 1952, est toute de finesse et de mystère sensuel : preuve que dans les rivages nordiques proches, le massif sibélien, riche en paysage, inspire particulièrement un chef visiblement habité par le souci et la conscience du génial compositeur. Tuxen libère la force sauvage et le feu printanier, – encore bien présents au terme des 7 derniers accords-, une activité souterraine et primitive, ses éclairs

intimes comme sa furieuse énergie avec toujours un souci de l'équilibre et du relief des instruments qui s'avère passionnant. Tuxen emporte avec une rage conquérante Finlandia en 1954 :geste vif, fusion lumineuse des instruments, surtout fièvre collective, miroir emblème de toute une nation qui se lève et affirme son indépendance.

CD, compte rendu critique. Coffret Jean Sibelius : great performances. Symphonies, musiques de scène et poèmes symphoniques: Alexander Gibson, Anthony Collins, Bertil Bokstedt, Charles Mackerras, Eduard Beinum, Hans Rosbaud, Pierre Monteux. London Symphony orchestra, Danish state radio symphony orchestra, Concert gebouw orchestra, Berliner Philharmoniker, London Proms symphony orchestra. Mélodies : Birgit Nilsson, Kirsten Flagstad. Enregistrements réalisés de 1950 à 1960 (11 cd Decca 478 8589). **CLIC de classiquenews octobre 2015.**

Compte-rendu, Opéra. Reims, Opéra. Le 13 octobre 2015. Charles Gounod : Roméo et Juliette. Florian Laconi (Roméo), Kimy Mc Laren (Juliette), Jérôme Varnier (Frère Laurent), Mikhael

Piccone (Mercutio), Carine Séchaye (Stéphano), Sylvie Bichebois (Gertrude), Marc Larcher (Tybalt), Marcel Vanaud (Capulet). Paul-Emile Fourny (mise en scène). Jacques Mercier (direction).

Compte-rendu, Opéra. Reims, Opéra. Le 13 octobre 2015. Charles Gounod : Roméo et Juliette. Créée à Tours en janvier 2013 (NDLR : déjà avec Florian Laconi et la sublime Anne-Catherine Gillet ; VOIR notre reportage vidéo Roméo et Juliette à l'Opéra de Tours), et après avoir été donnée à l'Opéra-Théâtre de Metz le mois dernier, la production de **Roméo et Juliette de Gounod** imaginée par **Paul-Emile Fourny** fait escale à l'Opéra de Reims, pour deux représentations. Sans être passionnante, elle se laisse pourtant regarder. L'action se passe dans la bibliothèque des Capulets, truffés de têtes ou de bois de cerfs (très beau décor signé par **Emmanuelle Favre**), au milieu de laquelle trône un escalier à colimaçon qui se perd dans les cintres. Fourny fait de la famille de Juliette des chasseurs quand les Montaigus sont habillés en bohémiens, question de marquer une forte opposition (un peu facile) entre les deux familles.

Si la direction d'acteurs de l'homme de théâtre belge est un peu plus fouillée que de coutume, on est obligé de constater que la masse chorale – pour ce qui la concerne -, tente de faire de la figuration intelligente… sans toutefois y parvenir toujours.



L’interprétation musicale offre plus de satisfaction, grâce à une distribution dominée par le couple des amants malheureux et par l’impeccable **Frère Laurent de Jérôme Varnier,** qui sait conférer humanité et noblesse à son personnage. **Florian Laconi** campe un Roméo convaincant, au timbre chaleureux et ensoleillé : les aigus sont faciles et la caractérisation ne manque pas de charme, même s’il est permis de préférer Roméo plus élégiaque, qui fasse mieux ressortir cette extase morbide et cette langueur romantique propres au héros shakespearien. La lumineuse soprano canadienne **Kimy Mc Laren** possède la voix, la beauté et le style de Juliette. Elle sait faire passer dans

son chant toute la véhémence de la passion qui la consume et la tuera. Outre ses qualités vocales, elle sait donner à cette héroïne infortunée une sincérité poignante qui a conquis le public rémois. **Sylvie Bichebois** tire vaillamment son épingle du jeu dans le rôle de Gertrude, sans éviter pourtant certaines minauderies.
Des autres comprimari, on distinguera le Mercutio élégant de **Mikhael Piccone** (à la place de **Guillaume Andrieux**, initialement annoncé), le Tybalt percutant de **Marc Larcher** et le Stéphano charmeur de **Carine Séchaye**.
La direction de Jacques Mercier – directeur musical de l'Orchestre National de Lorraine – offre une leçon de narration en musique : d'une précision remarquable, elle est tout entière soumise à l'unité et à l'efficacité. Sous sa battue, l'orchestre de l'Opéra de Reims, tour à tour haletant et envoûtant, ne néglige pas pour autant le raffinement de Gounod et les interludes témoignent d'un réel sens poétique.

Compte-rendu, Opéra. Reims, Opéra de Reims. Le 13 octobre 2015. Charles Gounod : Roméo et Juliette. Florian Laconi (Roméo), Kimy Mc Laren (Juliette), Jérôme Varnier (Frère Laurent), Mikhael Piccone (Mercutio), Carine Séchaye (Stéphano), Sylvie Bichebois (Gertrude), Marc Larcher (Tybalt), Marcel Vanaud (Capulet). Paul-Emile Fourny (mise en scène). Jacques Mercier (direction).

Compte rendu, oratorio. Paris, TCE, le 10 octobre 2015. Haendel : Theodora. Katherine Watson, D'Oustrac, Thorpe… William Christie, direction

Compte rendu, oratorio. Paris, TCE, le 10 octobre 2015. Haendel : Theodora. Katherine Watson, D'Oustrac, Thorpe… William Christie, direction. **Grand retour de Theodora**, l'oratorio du silence et de la lenteur, au TCE à Paris, sublimé par le geste concentré, noble et introspectif de **William Christie** à la tête de ses troupes des Arts Florissants. C'est un comble méritant en effet que l'oratorio, forme abstraite et spirituelle, de surcroît celui qui est le plus allégorique, ne nécessitant doncpas de mise en scène, soit ici scénographie : pas facile de rendre dramatique, une partition qui l'est déjà par la seule musique, ses contrastes et épisodes enchaînés. Hymne fraternel pour la tolérance, contre l'oppression sous toute ses formes, Theodora malgré son sujet chrétien est une fresque saisissante qui dépasse l'anecdote pour atteindre à l'universel. C'est toute la compréhension profonde et subtilement intérieure qu'apporte William Christie dont on ne cessera jamais de remarquer cet équilibre souverainentre l'élégance de la forme et la profondeur de chaque inflexion. Ce poli formel, cette perfection de l'intonation dont de ses Haendel, des références absolues (ses récents enregistrements d'un autre oratorio Belshaazar, qui inaugurait son propre label, puis Musiques pour les Funérailles de la Reine Caroline ont confirmé une affinité viscérale entre le chef et le compositeur saxon. Les 2 cd ont été élus CLIC de classiquenews à juste titre.



Après Glyndebourne en 1996, William Christie reprend Theodora à Paris

Magie haendélienne au TCE

Le metteur en scène **Stephen Langridge** a le mérite de travailler la clarté de l'action ; des soldats d'une époque et d'un lieu indéfini oppriment un peuple de croyants (qui peuvent être aussi de toute époque et de tout continent) : ce n'est donc pas un narration restituée dans son milieu et dans son histoire qui importe ici mais la violence et la barbarie

de la situation qui prime sur le reste (les spectateurs sont confrontés à des scènes allusives cependant très fortes : exécution, prostitution obligée dont celle de la chrétienne Theodora… emblèmes ordinaires d'un pouvoir totalitaire qui exerce la terreur).
Ainsi l'oratorio de 1749 gagne une grandeur symbolique évidente ; et dans une scène épurée, la force psychologique des protagoniste est particulièrement mise en avant, d'autant que William Christie a le secret de leur caractérisation. Le chef s'entend à merveille à exprimer la gravité digne du dernier Haendel, celui qui aux portes de la mort et de la nuit (à cause de sa cécité grandissante) s'économise et cible l'essentiel.
Si l'on attendait le sopraniste Philippe Jaroussky en Didyme (honnête il est vrai mais pas mémorable : trop lisse, trop plastiquement poseur), c'est surtout Katherine Watson, partenaire familière de Wiliam Christie (elle a déjà chanté à son festival vendéen de Thiré : Dans les Jardins de William Christie), qui captive par sa très fine présence, offrant au caractère de Theodora, la puissance calme et serine des élus : certitude intérieure, d'une inaltérable conviction servie par un tempérament extérieur entre maîtrise et sensibilité (les détracteurs diront froideur et rigidité anglosaxonne). Le style est parfait et la langue, idéalement articulée. Les voix graves, Stéphanie d'Oustrac en Irène (embrasée) et Callum Thorpe (hier lauréat d'un précédent Jardin des voix) en Valens (gouverneur dictateur juvénil, un parfait « effeminato », pervers/autoritaire à la façon du Nerone de Monteverdi et Busenello), tempèrent cette fresque angélique et profonde, de teintes plus âpres et déchirantes ; inquiet et tiraillé, le compagnon de Didymus, et comme lui soldat romain, trouve en Kresimir Spicer, un être palpitant à l'âme ardente et en déséquilibre (quoique parfois une rien retenu, presque naît et trop candide). Remarquables figures.



A la ligne noble et mordante des solistes répond la masse ciselée du choeur, l'un des plus méditatifs et spirituels de Haendel (chrétiens inspirés, hallucinés ; romains quoiqu'ils en disent, admirateurs d'une telle passion), grâce à la direction ample, mesurée, structurelle d'un Christie, expert en la matière. Souvent le chef peste contre la réaction bruyante du public, mais il est soucieux de la tension continue et de la fluidité de son incroyable mécanique musicale. Les spectateurs oublieraient-ils qu'ils assistent à un oratorio, et non un opéra ? On se souvient d'une Susanna inoubliable à Ambronay et d'une Theodora déjà légendaire il y a 20 ans à Glyndebourne (1996, scénographiée alors par Peter Sellars avec les torches incandescentes Lorraine Hunt et Richard Croft) : cette Theodora parisienne, grâce à la magie envoûtante d'un Christie plus handélien que jamais, – et inégalé dans ce répertoire : entre finesse et spiritualité-,

est en passe de renouveler le prodige, tout au moins sur le plan instrumental et choral.

Theodora de Haendel par William Christie, à l'affiche du TCE à Paris, les 16, 18 et 20 octobre 2015.

Semaine de la danse contemporaine sur Brava télé

Brava télé. Semaine de la danse moderne, 23 > 28 novembre 2015. le danseur directeur de ballet **Eric Gauthier**, les chorégraphes : Jo Strømgren, Mats Ek… Du 23 au 28 novembre 2015, Brava télé présente plusieurs chorégraphies lors de la Semaine de la danse moderne. Ces ballets contemporains abondent en techniques de danse du XXe siècle et de chorégraphies aussi diverses qu'intéressantes. Le corps s'engage à communiquer avec le public, exprimant toute une gamme d'émotions. La danse moderne, avec ses influences jazz, a été développée en réaction au cadre rigide des pas et figures de la danse classique. Pourtant comme dans le ballet



classique, il est important pour les danseurs de cultiver et mainyenir une musculature athlétique, alerte, fine et puissante afin de pouvoir exécuter les mouvements complexes conçus par le chorégraphe. Dans la danse moderne, l'histoire se cache dans la danse. Les nouvelles productions que Brava présente cette semaine, telles « POPPEA//POPPEA » et « Chaplin », répondent à toutes ces caractéristiques, qui sont encore soulignées par les costumes et la musique.

Semaine de la danse moderne, du 23 au 28 novembre sur Brava télé. 6 rvs incontournables pour dresser un tour d'horizon des écritures contemporaines.

1- Lundi 23 novembre 2015, 21h
Havana Danza ! (première)



Depuis plus de 50 ans, la compagnie de danse « Danza Contemporanea de Cuba » produit des danseurs de premier ordre, dont le style évoque le cœur sensuel, mystique, félin et parfois sauvage, en tout cas brut de l'esprit cubain. Actuellement, le répertoire de la compagnie contient plus de 70 productions. Présenté en 2011, « Havana Danza ! » inclut quatre de ces programmes joyeux et passionnants, combinant des éléments modernes du théâtre américain, des styles de danse afro-caribéens et le ballet classique européen.

Ballet : Danza Contemporanea de Cuba
Chorégraphes : Jan Linkens (Folia), Kenneth Kvamström (Carmen), Rafael Bonchala (Demo-N/Crayz), George Cespédes (Mambo 3 XXI)

Producteur : Une coproduction de Films Figures Libres, Danza Contemporánea de Cuba & Mezzo, avec la participation de France Télévisions

Réalisateur : Sonia Paramo
Lieu : Auditorium García Lorca, La Havane
Année : 2011

2 – Mardi 24 novembre 21h
Juliette et Roméo par Mats Ek



Les spectateurs de Brava télé ont déjà pu apprécier l'univers intense et poétique de Mats Ek car **ce ballet a déjà été diffusé par la chaîne musique classique et danse, Brava. (août 2015)** Chez Mats Ek, « Roméo et Juliette » devient « Juliette et Roméo » : le chorégraphe de renommée mondiale Mats Ek présente sa propre version du celebrissime ballet. Les danseurs du Ballet royal suédois dansent sur la musique de Tchaïkovski à l'Opéra royal de Stockholm. « Il est temps d'inverser les rôles, » dit Mats Ek. Avant le célèbre « Roméo et Juliette » de Shakespeare, il y avait « Giulietta e Romeo » de Luigi da Porto – on pourrait donc dire que la version de Mats Ek marque un retour vers la source de l'histoire. De plus, Ek n'a pas utilisé l'adaptation de Prokofiev de la musique de Tchaïkovski, mais celle d'Anders Högstedt. Cependant, le conflit entre l'amour juvénile et vulnérable, et la violence qui règne dans le monde est toujours le thème central de l'œuvre – une tragédie dans laquelle l'amour vainc mais en périssant. « Juliette et Roméo » est la première grande œuvre de Mats Ek depuis « La Belle au bois dormant » (1996) pour le Ballet de Hambourg.

Ballet : Ballet royal de Suède
Chorégraphe : Mats Ek
Chef d'orchestre : Alexander Polianichko
Orchestre : Orchestre de l'Opéra royal de Suède

Soliste : Bengt-Ake Lundin (piano)
Producteur : Bernhard Fleischer en coopération avec l’Opéra royal de Suède
Réalisateur : Thomas Grimm
Lieu : Opéra royal de Suède, Stockholm
Année : 2013

3 – Mercredi 25 novembre 2015, 21h



Gauthier Dance – POPPEA//POPPEA (première). Inspiré du dernier opéra de Claudio Monteverdi, « L’incoronazione di Poppea », Christian Spuck a chorégraphié POPPEA//POPPEA, l’une des meilleures productions de la saison 2009-2010 selon le magazine britannique Dance Europe. Il s’agit de dresser le portrait souverain de l’amour triomphant fut-il comme ici incarné par la coquette et arrogante maîtresse du jeune empereur débauché Néron : Poppée, l’insouciante et superficielle petite ambitieuse qui a eut la tête du philosophe Sénèque. Cristian Spuck a reçu le prix de théâtre allemand « Der Faust » en 2011. Gauthier Dance est l’ensemble de danse du Theaterhaus Stuttgart. L’ensemble compte dix danseurs, vrais solistes, qui sont dirigés par le chorégraphe, danseur et musicien Eric Gauthier. Créée en 2007,



la compagnie s'est rapidement affirmée dans le milieu de la danse internationale. Les chorégraphies de Gauthier Dance combine avec intelligence humour, originalité et virtuosité technique. Les spectacles, qui ont lieu guichets fermés, extasient le public et la presse. Partout, la compagnie est accueillie avec enthousiasme. Talent reconnu, Eric Gauthier a reçu le prix de danse allemand « Zukunft » en 2011. Chacune de ses créations est attendue et analysée au crible : de fait dans POPPEA, l'écriture de Gauthier est d'une précision expressionniste, les danseurs étant par le jeu exacerbé des attitudes, postures, expressions faciales aussi, de véritables acteurs dont les corps s'électrisent.

Ballet : Gauthier Dance
Chorégraphe : Christian Spuck
Producteur : EuroArts Music en co-production avec ZDF & parallax raumprojektion
Réalisateur : Niko Vialkowitsch
Mise-en-scène : Emma Ryott
Lieu : Theaterhaus Stuttgart – Année : 2009

4 – Jeudi 26 novembre 2015, 21h
La Scala – Ballo mediterranea



Ce ballet magnifique a été créé en 1993 par le chorégraphe Mauro Bigonzetti, sur la musique de Wolfgang Amadeus Mozart, György Ligeti et Palestrina… Piliers du Ballet de la Scala de Milan, les fameux danseurs : Massimo Murru, Antonino Sutera et Beatrice Carbone. Enregistré à Milan en mars 2008. Sauvage, exaltée, la danse du ballet scaligène Ballo mediterranea exprime l'exultation des corps – surtout collectifs où brille en particulier la figure aigue et raffinée du danseur milanais (né en 1971), Massimo Murru. Pour le reste de la narration et de la figuration chorégraphqiue, l'écriture exige une synchronicité souvent ahurissante qui exige un sens du tempo et de la rythmique parfaite de la part de tout le corps de Ballet. Ballo mediterranea est un exercice superlatif pour une compagnie de danse, heureuse de relever un tel défi.

Ballet : Ballet de La Scala de Milan
Chorégraphe : Mauro Bigonzetti
Solistes : Massimo Murru, Antonino Sutera, Beatrice Carbone
Mise-en-scène : Elisabetta Terabust
Lieu : Teatro degli Arcimboldi, Milan – Année : 2008

5 – Vendredi 27 novembre 2015, 14h
Le Voisin (The neighbour, première ; sur la musique de Leos Janacek)



Deux appartements. Dans un appartement : un pianiste. De l'autre côté du mur : un couple affichant d'évidents problèmes relationnels. Ils peuvent s'entendre. Mais ils se disputent et tournent en rond. Ce film de ballet, lauréat d'une Rose d'Or (2010), parle d'hommes et de femmes, de célibataires, de nouvelles chances, d'occasions manquées. La chorégraphie parle également de la façon dont la musique nous influence, et de la manière dont nous influençons la musique. Dans un grand appartement à Frogner, à Oslo, en Norvège, un couple se dispute. Des cartons contenant leurs affaires sont déjà posés à l'extérieur. Leur voisin est un pianiste solitaire, qui en a assez des disputes interminables du couple. Au piano, il joue « Dans les brumes » de Leos Janácek. Le son perce les murs. Petit à petit, sans s'en rendre compte, le couple succombe à l'influence de la musique : l'homme et la femme se réconcilient. Le chorégraphe norvégien Jo Strømgren, né en 1970 se concentre sur l'interaction entre la musique et les sensibilités à fleur de peau… ici un couple en prise avec ses tensions et ses contradictions inévitables, se voit affecter par le jeu du pianiste qui est leur voisin. A savoir : le film a été tourné dans l'appartement même du chorégraphe en Norvège à Oslo en août 2009, avec ses deux danseurs solistes fétiches. La musique pour piano de Janacek est ici défendue par la star du clavier en Norvège, le pianiste charismatique Leif Ove Andsnes.

Danseurs : Line Tørmoen, Dimitri Jourde
Chorégraphe : Jo Strømgren
Soliste : Leif Ove Andsnes, piano
Durée : 20 mn
Producteur : Nordisk Film en co-production avec Strømgren Kompani, NRK
Réalisateur : Stein-Roger Bull

Lieu : Frogner, Oslo – Année : 2009

6 – Samedi 28 novembre 20h59
Ballet de Leipzig – Chaplin (première)



L'homme à la moustache, au chapeau melon et à la canne en bambou est célèbre dans le monde entier. Mais qui est l'homme derrière cette icône ? C'est la question que **Mario Schröder** s'est posée quand il a chorégraphié « Chaplin ». Son ascension vers la gloire fit de Charlie Chaplin un personnage public. Le clown devint politique. Aux États-Unis, certains se méfièrent de ses convictions et Chaplin fut publiquement accusé d'être communiste. En fin de compte, il fut expulsé. Ce ballet décrit la vie de Chaplin et sa relation avec ses œuvres. « Chaplin » nous montre un artiste qui observe le monde de façon sensible et consciencieuse : l'homme derrière Charlot. Un artiste engagé qui a une conscience et a payé le prix fort pour s'en être expliqué…

Ballet : Ballet de Leipzig
Chorégraphe : Mario Schröder
Orchestre : Orchestre du Gewandhaus de Leipzig
Producteur : Une co-production de EuroArts Music & Les Films Figures Libres
Réalisateur : Sonia Paramo
Mise-en-scène : Matthias Foremny
Lieu : Opéra de Leipzig – Année : 2010

Carissimi et Charpentier à Sablé



Sablé sur Sarthe, Cathédrale, Histoires sacrées, 16 octobre 2015. **Carissimi et Marc-Antoine Charpentier à Sablé sur Sarthe**. Au XVIIè, la ferveur religieuse s'éprouve dans le cadre théâtral de l'oratorio, nouveau genre né en Italie simultanément à l'opéra : chanteurs et instrumentistes ressuscitent les grands actes héroïques des premiers martyrs chrétiens. A Rome, le génie de Carrissimi s'affirme (Jonas et Jephté), à tel point que les compositeurs français et européens se pressent pour recevoir la leçon du maître romain : Marc-Antoine Charpentier venu à Rome comme peintre, découvre la force de la musique et du chant le plus expressif et le plus sensuel (alliance réalisée quelques décennies précédentes en peinture par Caravage) : il sera compositeur et maître de l'oratorio, genre rebatisé en France, après sa formation auprès de Carrissimi, « histoire sacrée ». En témoigne Le Reniement de Saint-Pierre, chef d'oeuvre de 1670, affirmant au moment où Lully crée l'opéra français pour Louis XIV à Versailles (tragédie en mussique), le génie d'un Charpentier soucieux de sensualité italienne autant que de déclamation française, expressive et onirique. Pour autant Charpentier n'oublie le drame, et la structure de ses Histoires italiennes, exploitent toutes les possibilités expressives de la musique, en particulier quand l'enchaînement des épisodes favorise caractérisation, coup de théâtre, contrastes saisissants… A Rome au début des années 1660 (à 17 ou 18 ans), Charpentier concentre une rare

expérience de l'oratorio tel qu'il était pratiqué alors par Carissimi mais aussi les frères Mazzocchi, Orazio Benevoli, Francesco Beretta : il apprend à leurs côtés, à maîtriser une langue sensuelle et dramatique d'une séduction inconnue en France. L'auteur de Médée (1693), fut nommé au poste prestigieux de maître de musique à la Sainte-Chapelle de Paris (1698, à 55 ans) : il y compose sa fameuse Messe Assumpta est Maria, sommet de la ferveur baroque française du Grand Siècle. Molière ne s'était pas trompé en préférant alors Charpentier à Lully, pour ses comédies ballets, quand Lully préféra s'engager avec passion dans le genre de la tragédie lyrique. Même s'il n'eut aucun poste officiel à Versailles, Charpentier très apprécié du parti italophile (Duc de Chartres), suscita néanmoins l'estime de Louis XIV qui la gratifia d'une pension pour service rendu aux Bourbons, entre autres pour les musiques composées pour les messes du Grand Dauphin (début des années 1680).



Angers Nantes Opéra présente Histoires Sacrées de Carissimi et Marc-Antoine Charpentier dans les églises des Pays de la Loire :

Informations
Réservations

Sablé sur Sarthe, Cathédrale

vendredi 16 octobre 2015, 20h

Rennes, Cathédrale Saint-Pierre,
Les 4 novembre 2015, 20h

Angers, Collégiale Saint-Martin,
les 15,16,18, 19 mars 2016, 20h

Angers Nantes Opéra offre ainsi un florilège spectaculaire de l'art de l'oratorio romain aux histoires sacrées françaises, excellence d'une transmission étonnante entre France et italie, Carrissimi et Charpentier.

Programme : *Histoires sacrées*

3 oratorios de Carissimi à Marc-Antoine Charpentier

Jonas de Giacomo Carissimi
Oratorio pour solistes, chœur, cordes et basse continue. Créé à Rome.

Le Reniement de saint Pierre de Marc-Antoine Charpentier
Oratorio pour solistes, chœur et basse continue. Créé à Rome ou Paris, vers 1670.

Jephté de Giacomo Carissimi
Oratorio pour solistes, chœur et basse continue. Créé à Rome, vers 1645.



La figure du Dieu baroque telle qu'elle est illustrée par Charpentier et Carissimi au XVIIè est une instance punitive et inflexible. Les actions représentées appellent à l'humilité, la contrition, la soumission aux injonctions divines… Les héros éprouvés suscitent chez les « spectateurs/auditeurs », un profond sentiment de compassion. Rien de tel pour susciter les vocations et convertir les fidèles venus en masse assister aux drames sacrés. Jonas est avalé par la baleine parce qu'il avait désobéi à l'ordre divin ; Pierre est ici puni voire humilié parce qu'il a renié sa foi ; surtout, chez Carissimi, Jephté doit immoler son bien le plus précieux, sa propre fille (un thème que l'on retrouve dans d'autres épisodes à l'Opéra : Abraham sacrifiant son fils Isaac, ou Idoménée devant tuer son fils Idamante… mais à la différence de Jephté définitivement perdue, une main salvatrice vient au dernier moment sauver l'innocente victime). Ainsi les dieux ont soif : il leur faut du sang humain, preuve de la soumission terrestre au ciel

rageur et avide. Développé puis perfectionné pour les Oratoriens de Philippe de Néri (dont l'ordre fut officialisé par le Pape Grégoire XIII en 1575), la forme de l'oratorio prolonge les premières expériences de chants expressifs (polyphonies doxologiques ou laudes). Avec Carissimi, la musique offre un cadre et un rythme dramatique au texte ; son impact sur les foules suscite l'adhésion des croyants, ainsi l'oratorio romain est-il favorisé par le pape pour convertir les âmes perdues depuis la Réforme. Dans les années 1640, Carissimi reprend à son compte les modèles de musique sacrée théâtrale fixée par Emilio de'Cavalieri et Monteverdi, au début du XVIIè : il en découle cette langue sensuelle et expressive que Charpentier exporte à Paris à la fin des années 1660 : continuité, transmission, sublimation.

Mise en scène : Christian Gangneron
costumes : Claude Masson

avec
Hervé Lamy, *Jonas, Pierre, Jephté*
Hadhoum Tunc, *la fille de Jephté*

Chœur d'Angers Nantes Opéra, dirigé par Xavier Ribes
Ensemble Stradivaria, dirigé par Bertrand Cuiller

Reprise Angers Nantes Opéra, créée le mercredi 16 septembre 2015 à Nantes, d'après la production de l'Atelier de recherche et de création pour l'art lyrique, créée à l'abbaye de Pontlevoy le 6 septembre 1985.

Illustration : Caravage : l'Incrédulité de Saint-Thomas, Marie-Madeleine pénitente (DR)

Angers Nantes Opéra. Ullmann: Der kaiser von Atlantis. Nantes, 2,4,7 novembre 2015



Angers Nantes Opéra. Ullmann: Der kaiser von Atlantis. Nantes, 2,4,7 novembre 2015. Fable macabre depuis les camps… En 1943, dans le camp de Terezín (Thérésine, ouvert en 1941, antichambre tchèque d'Auschwitz), L'Empereur d'Atlantis est composé aux portes de la mort et malgré la terreur barbare des bourreaux nazis. **Viktor Ullmann** imagine en un duo lugubre, un masque à deux visages : Arlequin plein de vie et de facétie ; la mort, cette grande faucheuse qui rappelle l'urgence de vivre et l'incontournable tragédie du quotidien à Terezín. trop forte, trop juste… l'opéra sera interdit aussitôt. Musiciens, chanteurs, et le jeune librettiste Petr Kien seront envoyés et exécutés à Auschwitz. Viktor Ullmann lui-même avant d'être envoyé à la mort, confiera sa partition à un ami qui prendra soin de la transmettre pour que nous l'écoutions aujourd'hui. A Terezín,Viktor Ullmann était chargé
de la vie musicale d'un camp ghetto oscillant entre 50000 et

60000 personnes dont une grande colonie de musiciens qu'il a occupé avec quelques autres en composant de



nombreuses partitions (Musique instrumentale et de chambre de Gideon Klein ou de Paval Haas, sans omettre Hans Krasa qui a composé dès 1938 son fameux opéra pour les enfants : Brundibar joué pour les jeunes âmes du camps de l'horreur). Jeunes acteurs chanteurs, musiciens, compositeurs ont tous péris après avoir été transférés pour extermination au camp d'Auschwitz-Birkenau en octobre 1944 (seul le chef Karel Ancerl sera miraculeusement épargné).

Terezín, 1943. Atlantis, ou la grâce aux enfers

A Terezín, 144 000 juifs furent enfermés dont 33 000 ne survécurent pas à leur détention (Typhus, sévices infâmants…) et 84 000 partirent pour les camps d'extermination… Soucieux des apparences et pour masquer l'inimaginable, les nazis alimentèrent une savante désinformation parlant de Terezín comme une ville heureuse pour les artistes, fabriquant même un film de propagande donc parfaitement et cyniquement mensonger : Le Führer donne une ville aux juifs. En définitive, seulement 19 000 survivants réchappèrent à la machine

infernale conçue par les nazis. Aujourd'hui, l'éclat et la profondeur de la partition laissée par Ullmann porte le désir inaltéré de vivre, porté par une irrépressible volonté de vaincre la mort et la fatalité. En un dessein humaniste et spirituel, la main qui a écrit et conçu cet opéra offre après l'abomination des faits, un formidable espoir et à l'art, une vocation première : défendre la vie, élever les aspirations de l'être malgré l'horreur absolue.



A Terezín dès septembre 1942, Viktor Ullmann se donne sans compter comme responsable de la vie musicale. Il nous reste 18 partitions de sa main de cette époque sombre. Il avait tout prévu : studio pour la musique nouvelle, Collegium Musicum pour la musique baroque, mais aussi conférences, rencontres, et 26 critiques de musique. L'art et la vie musicale revêtent alors un sens salvateur : « C'est ici, à Terezín, lorsque dans notre vie de tous les jours il nous fallut vaincre la matière avec le concours de la forme, lorsque tout ce qui avait rapport aux Muses contrastait si extraordinairement avec l'environnement qui était le nôtre, que se trouvait la véritable école des Maîtres. »

Dessinateur formé aux Beaux-Arts de Prague, le librettiste de L'Empereur d'Atlantis, Petr Kien a laissé des centaines de dessins dont plusieurs tableaux de scène de l'opéra dont il écrivit le livret. D'une clairvoyance glaçante, l'auteur Viktor Ullmann écrivit en tête de la partition de L'Empereur d'Atlantis : « Les droits d'exécution sont réservés par le compositeur jusqu'à sa mort, donc pas très longtemps. » On ne saurait être plus réaliste et cynique sur sa propre condition.

L'empereur d'Atlantis / Der Kaiser von Atlantis de Viktor

Ullman (Terezín, 1942 / 1943)
Philippe Nahon, direction
Louise Moaty, mise en scène

Pierre-Yves Pruvot, L'Empereur Overall
Wassyl Slypak, La Mort et Le Haut-Parleur
Sébastien Obrecht, Arlequin et Un Soldat
Natalie Perez, Bubikopf et La Jeune Fille
Anna Wall, Le Tambour
Ars Nova, ensemble instrumental
Direction : Philippe Nahon

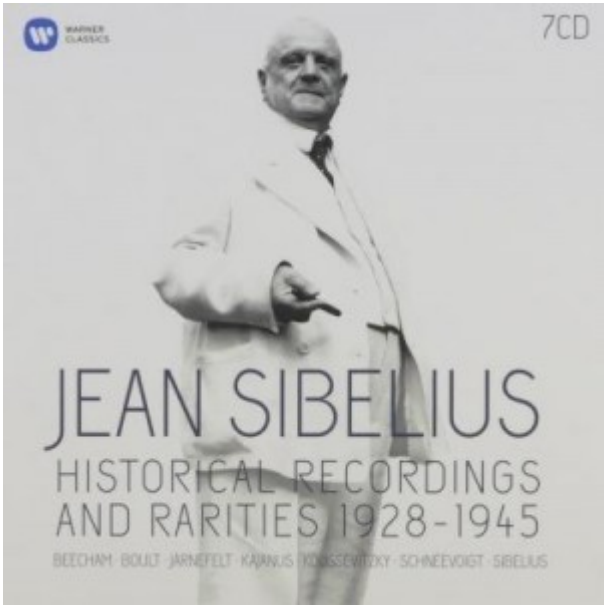
NANTES, THÉÂTRE GRASLIN
lundi 2, mercredi 4, samedi 7 novembre 2015 à 20h



Illustrations : Visuel pour L'Empereur d'Atlantis par le photographe Thomas Prioir (DR/Angers Nantes Opéra saison 2015 / 2016) – Dessin d'un tableau de l'Empereur d'Atlantis représenté à Terezín par Petr Kien – Viktor Ullman (DR)

CD, coffret, compte rendu critique. Jean Sibelius : Historical recordings and rareties 1928 – 1945 (7cd

Warner classics



CD, coffret, compte rendu critique. Jean Sibelius : Historical recordings and rareties 1928 – 1945 (7cd Warner classics). Des gravures « historiques », – soit les premières dans l'histoire du microsillon, celles par exemple de Robert Kajanus (avec le London Symphony orchestra en juin 1932 (Symphonies 3 et 5, d'une irrépressible tension complétée par un grande subtilité expressive, en particulier cette écoute de l'urgence intérieure, cette détermination lyrique et parfois avant Bernstein, échevelée, délirante mais si juste, et ce souci du lien organique structurant les parties entre elles), surgit une leçon d'interprétation qui fait tout l'intérêt du présent coffret de 7cd édité par Warner et qui pour la plupart regroupe des chefs travaillant évidemment à Londres et que Sibelus a pu connaître, et dont il a pu pour certains, valider leur propre approche. C'est évidemment le cas de Robert Kajanus décédé en 1933 qui est d'autant plus exemplaire parmi les pionniers et défenseurs de la première heure sibélienne, qu'il a créé nombre de ses œuvres, ou les a fait connaître en Europe hors de Finlande avec la complicité du Maître. Compositeur lui aussi, également auteur d'un Symphonie Kullervo (comme la pièce de Sibelius), Kajanus entre 1890 et jusqu'à sa mort, ne cesse de faire connaître les œuvres de son compatriote : Kajanus dirige le premier orchestre symphonique d'Helsinki au début des années 1880 puis joue (entre autres) les oeuvres de Sibelius à Paris pour l'expo Universelle de 1900 (Symphonie n°1, Suite du roi Christian II, Le cygne de Tuonela, Finlandia et Le retour de Lemminkäinen… soit une synthèse de l'univers sibélien. C'est

cependant un éclairage sur son engagement sibélien des années 1930 que Warner met ici en lumière.

Kajanus, Boult, Beecham, Stokowski, Koussevitzky…

Les premiers Sibéliens à Londres autour de 1930

Pour Warner, Kajanus enregistre dans les années 1930, soit quelques années avant sa mort, les Symphonies 1, 3 (cd1), surtout 3 (époustouflante de vivacité subtile) et 5 (d'une fraîcheur éruptive rafraîchissante ; Symphonies 3 et 5 sont dans le cd2). Et dans le studio règne déjà un certain Walter Legge, futur grand producteur et mari de la Schwarzkopf… Kajanus fixe aussi pour la Société Sibélius et Warner, l'éblouissante musique de scène, très allusive et orientalisante (Solitude, Nocturne) : Alexander Feast – la banquet d'Alexandre, d'après la pièce de Hjalmar Procopé (Suite opus 51, cd3, juin 1932).

A la suite de l'indéfectible énergie du pionnier Kajanus, les chefs de l'intelligentsia londonienne s'emparent du miracle symphonique sibélien au point de l'inscrire au programme

ordinaire des Prom’s, assurant ainsi une renommée croissante pour Sibelius dont il font un maître absolu du langage symphonique : ainsi les chefs ici d’un geste captivant : Sir Adrian Boult (coupes vive et tranchante des Océanides opus 55, cd3, janvier 1936, conçus comme une vaste chevauchée haletante d’une gravité irrésistible), Thomas Beecham (Concerto pour violon avec Jasha Heiffetz en 1935, Symphonie n°4 de 1937, Finlandia en 1938, avec le London Philharmonia orchestra), ou Serge Koussevitzky (Symphonie n°7 gonflée à bloc, d’un souffle prenant en 1933 avec le BBC SO) et Leopold Stokowski…

Autres fleurons propres au tournant des années 1930 – suractivité des studios loués par la Warner soucieuse de fixer les grands interprètes sibéliens d’alors : le Quatuor opus 56 par le Budapest String Quartet (août 1933, cd7) : qui plonge dans des abysses de profondeur intime et énigmatique : à connaître évidemment;

Le coffret Warner témoigne d’un engouement sans précédent pour les œuvres orchestrales et vocales de Sibelius autour de 1930 ; les chefs londoniens se sont alros emparés du mythe encore vivant, révélant sous sa langue si originale, un souffle à la fois panthéiste et une vision esthétique et poétique qui rappelle par la modernité et la sincérité de sa construction, Beethoven lui-même.

CD, coffret, compte rendu critique. Jean Sibelius : Historical recordings and rareties 1928 – 1945 (7cd Warner classics).

Compte rendu, concert. La Rochelle. La coursive, le 9 octobre 2015. Gluck, Rameau. Les musiciens du Louvre; Marc Minkowski, direction.

Habitué de la Région Poitou Charentes depuis la création en 2011 du festival Ré Majeure qui se déroule sur l'île de Ré pour l'Ascension ou la Pentecôte, Les Musiciens du Louvre et Marc Minkowski posent leurs valises à La Coursive le temps d'une soirée. Au programme de ce concert, **Marc Minkowsk**i a programmé un répertoire que l'orchestre connait parfaitement : des œuvres de Christoph Willibald **Gluck** (1714-1787) et de Jean Philippe **Rameau** (1683-1764).

Les musiciens du Louvre jouent Gluck et Rameau à La Rochelle



Si Don Juan ou le festin de pierre de Christoph Willibald Gluck (1714-1787) n'est pas son œuvre la plus connue, en effet le public connait mieux Orphée et Erurydice ou les deux Iphigénie (en Aulide et en Tauride), elle offre de très belles pages. Dès le début de la soirée, Marc Minkowski, visiblement survolté par le succès de Platée à l'Opéra de Paris (la dernière représentation en avait été donnée la veille), prend les rennes du concert. Très inspiré et théâtral, le public réagit d'ailleurs bien et des rires se font entendre de temps à autre, il conte **Don Juan** ou le festin de pierre avec moult détails. Par ailleurs, il dirige le chef d'oeuvre de Gluck d'une main ferme; et si la battue peut parfois paraître iconoclaste aux yeux des puristes, elle est efficace, dynamique ; les musiciens la suivent avec une précision millimétrée.

Après une courte pause, Marc Minkowski revient sur scène pour diriger «**Une symphonie imaginaire**» de Jean Philippe Rameau (1683-1764). Avant d'entamer la seconde partie, le chef prend le temps d'expliquer ce qu'est cette «symphonie imaginaire» à un public attentif et visiblement conquis : Il ne s'agit pas d'une œuvre symphonique en elle même mais d'un assemblage des plus belles pages instrumentales des opéras et œuvres instrumentales de Rameau. Ainsi s'offrent à la (re)découverte, plusieurs œuvres telles Zaïs, Platée, justement, Dardanus, Hippolyte et Aricie, Castor et Pollux, Les Boréades, Les Indes galantes, Le temple de la gloire ou La naissance d'Osiris … ; on y trouve aussi, dans cette symphonie imaginaire, un Concert, écrit à l'origine pour sextuor, mais transcrit ici pour orchestre. Marc Minkowski dirige avec une allégresse et une joie de vivre si communicatives que ses musiciens font danser la musique avec gourmandise. Et d'ailleurs, emporté par la musique, le chef ne peut s'empêcher de danser sur son

podium tout comme le timbalier lorsque l’orchestre entame l’entrée des Sauvages des Indes galantes.

Ravi, le public réserve un accueil très chaleureux aux Musiciens du Louvre et à leur chef qui concèdent deux bis en fin de concert : un menuet extrait de Platée puis, lancée par le timbalier, l’entrée des Sauvages. Minkowski dirige le second bis à demi tournée vers le public qui joue le jeu et frappe des mains en cadence. Les responsables de La Coursive lancent leur saison musicale sur une excellente note.

Compte rendu, concert. La Rochelle. La coursive, le 9 octobre 2015. Christoph Willibald Gluck (1714-1787) : Don Juan ou le festin de pierre; Jean Philippe Rameau (1683-1764) : Une symphonie imaginaire. Les musiciens du Louvre; Marc Minkowski, direction.

Illustration : Jean-Philippe Rameau (DR)